

STANKO CEROVIC

Djilas

Lui qui était depuis longtemps une espèce de légende, à présent il se promenait dans la rue comme s'il venait de l'au-delà, irréel, impossible et, pourtant, plus réel que quiconque car en conflit avec le Système, avec les camarades et le pouvoir. La mort l'avait rendu à ce point particulier qu'il était le seul visible, même si tous les autres détournaient le regard et changeaient de trottoir ; la rumeur le précédait, il était dans le coin, quelqu'un l'avait rencontré, il se promenait comme si de rien n'était, bien que personne, durant les années suivantes, n'eût osé prononcer son nom à haute voix. Juste en chuchotant à l'oreille la plus intime. Le pouvoir hésitait à prendre la décision finale mais tout le monde s'y attendait. Beaucoup plus tard, lors d'une conversation avec De Gaulle, Malraux dira que le destin avait raté Djilas.

En se promenant, donc, Djilas et mon père étaient entrés dans une librairie. Djilas avait repris son ancien appétit littéraire, il s'était déjà mis à écrire, comme s'il s'empressait de colmater un peu la brèche entre sa chute du pouvoir et sa mort. Il s'était instinctivement tourné en arrière et avait repris le chemin de retour. Il examinait les sources des illusions de l'enfance, il fuyait dans les montagnes inaccessibles du Monténégro. Il était en train d'écrire *Pays sans justice*. Dans le noir de sa conscience, il observait le feu et ses ombres.

À ce moment-là, eux deux ne pouvaient regarder les livres que mécaniquement, rien ne pouvait attirer leur attention ni entrer dans leur conscience, le chaos autour d'eux et en eux était trop grand. Pourtant, Djilas tomba sur *L'Iliade*. Le doigt du destin, cette fois, ne le rata pas. Guidé par son instinct qui était chez lui aussi naturel qu'étrange – la reconnaissance instantanée dans la conscience des impulsions venant du plus profond de son être – il l'acheta.

C'est ainsi que, après s'être, plus que quiconque, de toutes ses forces, jeté dans le baril de poudre de son époque, dans cet ici et maintenant, après avoir embrassé tous ses dilemmes et ses espoirs,

après avoir vécu ses plus grandes idées du fond de son cœur, cet homme revint, dans un demi-tour et en danger de mort, droit à Homère.

Lui aussi faisait partie de ses rêves d'enfance, mêlé aux chants épiques serbes et aux œuvres de Njegos. Le Monténégro, le destin serbe, la révolution universelle, mais aussi le souvenir de la splendeur du monde, dans l'herbe comme dans le cœur, la mélodie à peine audible dans les veines qui ne s'interrompt jamais.

Là, dans la librairie, il sortit son stylo et écrivit sur la première page blanche :

*À Komnen Cerovic,
ce livre
en dépit de
ces temps non héroïques,
de
Milovan Djilas,
À Belgrade, le 26 octobre 1954*

Ils étaient les deux amis les plus intimes, Komnen remplaçait pour lui ses frères tués pendant la guerre. Il n'était pas normal d'écrire des dédicaces de ce genre, surtout pas avec les noms et les prénoms complets, il aurait été plus naturel de mettre « À Komnen, de Djido ».

Mais Djilas n'aimait pas les confusions ni les imprécisions, surtout quand il fallait être conscient du danger et des rôles à endosser. Des noms et prénoms complets, comme gravés sur la pierre tombale, voulaient dire qu'ils ne se reverraient peut-être plus. Dans ces moments-là, on ne parle plus en recourant aux surnoms, on ne fait plus de blagues. Afin d'enlever toute ambiguïté à l'avenir.

Il avait un don pour offrir des cadeaux, surtout dans les circonstances les plus dramatiques. Il est possible que cette habitude lui soit restée des Russes qu'il avait rencontrés durant la guerre, lesquels offraient ou échangeaient sans arrêt quelque chose, je sais que cette coutume lui plaisait.

Pourquoi précisément *L'Iliade* ? Par des idéologies et des idées, à travers des civilisations et des religions, le retour à *L'Iliade*, rien de moins ? À travers tant de mers et d'océans, après tant d'orages et tant de monstres, entre Charybde et Scylla, en dépit des temps non héroïques. Il fallait savoir oser. Il est possible qu'ils aient oublié *L'Iliade* dès leur sortie de la librairie, et que des agents soient entrés derrière eux pour découvrir qui était cet Homère dont Djilas s'était mis à acheter des livres. Il est plutôt probable qu'ils l'aient oublié

car c'est ce qu'il fallait faire, c'est ainsi que le moi voyage à travers la conscience, sans s'arrêter dans les profondeurs où sa volonté ne signifie rien. Mais je me plais à imaginer que ce fut précisément à ce moment-là que le destin décida de rater Djilas. Non seulement afin de lui épargner la vie physique, mais aussi de lui ouvrir dans le cœur un chemin spirituel nouveau, bien plus difficile que toutes les guerres qu'il avait menées. C'est ce que Djilas avait cherché dès le début. À travers la nuit remplie de tintements d'armes, de scintillements de casques et d'armatures, d'éclats d'épées, de gémissement des héros, seul et nu, passant devant les rangées interminables de fantômes à la recherche d'eux-mêmes et de la vérité. En amont de la Tara, sur les bords de laquelle il avait grandi et dont il n'avait jamais prononcé le nom sans que son visage s'illumine d'une lumière intérieure, ni qu'une larme lui monte aux yeux, à côté des rugissements de colère de la plus monténégrine des rivières, à travers le canyon impénétrable, en dépit des temps non héroïques.

En amont de cette rivière sauvage, à travers ce canyon que le pied humain n'a jamais foulé, on part à la recherche de soi-même bien au-delà du souvenir de soi. Heureusement. Parmi les morts et mort entre les morts, avec des frères disparus jusqu'à la source des illusions. Entre les morts s'applique la plus belle loi de la vie : tous pour un. Si la mer en rejette un sur le rivage de la vérité, tous les sacrifices sont rachetés.

Comme dans les films, le héros dit ; continuez et ne vous retournez pas, je dois revenir, depuis des milliers d'années déjà j'ai un camarade blessé sur le Kilimandjaro. Il m'attend. Si je n'y vais pas maintenant, il risque de ne pas tenir longtemps.

La forme la plus aboutie de la liberté accessible à l'homme se trouve, peut-être, dans la conscience qu'il n'a rien à perdre. Jamais, nulle part, il n'a rien à perdre. Peut-être parce qu'il est né du sentiment de s'être perdu soi-même et le monde avec. Que voulez-vous me prendre de plus ? En ce point, le cœur s'ouvre pour suivre le départ du Perdu, pour continuer à brûler du désir amoureux. De ce point commence alors à couler la masse visqueuse d'où s'élèvent le garçon et la petite fille et, en eux, inéluctablement, comme la trajectoire des étoiles, monte un océan de larmes dans lequel la conscience du sens du monde se reflète telle une lumière.

STANKO CEROVIC, né en 1951 au Monténégro, est écrivain. Il a publié deux essais : *Dans les griffes des humanistes* (2001) et *Comment maigrissent les ombres* (2003). Ce passage est extrait de *Après la fin de l'histoire*, Climats, Paris, 2007.